



HAL
open science

L'invention des héros nationaux : culte civique et construction d'une culture nationale aux Etats-Unis

Elise Marienstras

► To cite this version:

Elise Marienstras. L'invention des héros nationaux : culte civique et construction d'une culture nationale aux Etats-Unis. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2001, Le citoyen dans " l'empire du milieu ". Perspectives comparatistes, NS, pp.49-72. hal-02350476

HAL Id: hal-02350476


<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02350476>

Submitted on 6 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'invention des héros nationaux : culte civique et construction d'une culture nationale aux Etats-Unis

 On pourrait dire que les héros qualifient la nation qui les abrite. Les uns surgissent de l'histoire nationale sans qu'on les ait presque sollicités ; les autres proviennent d'un choix fait parmi les hommes ou les femmes les plus propres à fonder la généalogie patriotique ; d'autres sont inventés de toutes pièces ; d'autres encore sont empruntés au domaine du mythe et introduits dans la mémoire nationale. Les vieilles nations comme la France, l'Angleterre ou l'Espagne génèrent tout naturellement des héros nationaux que l'on peut dire « classiques » au sens glorieux, sacrificiel et fécond du terme, mais aussi et surtout dans leur dimension et leur fonction historiques. Leur trace mémorielle est patente, vérifiable, immanente. Leur personne est repérable dans la chronologie nationale ; leur nom figure au fronton des monuments ; leurs hauts faits ponctuent le récit historique de la nation et alimentent un mythe qui leur est antérieur et qui se poursuit au-delà de leur existence pour rebondir avec leurs successeurs.

Les nations jeunes, nées de la colonisation de peuplement, sur un socle territorial approprié par les allogènes qui y greffent le nouveau corps social et politique, ont aussi besoin de héros « classiques ». Mais le nationalisme de ces communautés neuves se trouve confronté à l'absence de héros historiques « naturels ». C'est qu'à l'instar d'une géographie qui ne trouve ses limites qu'à l'achèvement de la conquête du territoire, l'histoire des nations « impériales » est à construire, les héros de cette histoire, à

inventer. Les héros nationaux n'y sont ainsi jamais totalement ou uniquement inscrits dans l'histoire. Leurs fonctions sont aussi quelque peu différentes de celles des héros « classiques » des vieilles nations puisqu'ils ont la charge de légitimer une nation qui s'est arrachée à un empire pour, comme c'est le cas aux Etats-Unis, se doter lors de sa naissance d'une mission elle-même impériale. Les héros nationaux doivent donc, non seulement légitimer, mais aussi concourir à l'édification (aux deux sens du terme) d'une culture et d'une identité nationales. Ils sont choisis ou fabriqués en fonction du rôle qu'ils pourront jouer dans la diffusion, par la religion civique, de l'idéologie nationale, seule garante de l'unité supposée d'une nation dont les origines sont allogènes, le passé et la culture hétérogènes.

Le héros « classique » est un symbole incarné ; en lui s'illustrent le mythe fondateur, le corps politique, la légitimité historique, les vertus citoyennes. Dans les nations récentes et multi-ethniques, les héros servent aussi de succédanés d'ancêtres. La préférence va aux héros d'appartenance ethnique majoritaire. Mais un étranger peut figurer au panthéon des héros nationaux : ainsi Christophe Colomb est vénéré comme l'ancêtre des colons britanniques qui ont fondé les Etats-Unis et la nation en mal de patronyme à sa fondation a bien failli prendre celui de Columbia. Bien plus tard, Martin Luther King - un Américain cette fois, mais d'origine africaine et en son temps contestataire -, dont le « rêve » anoblit et universalise le « rêve américain », joue aujourd'hui son rôle dans la religion civique.

Pas plus que pour leur origine, les héros nationaux ne sont tous taillés sur le même modèle. Certains sont plus authentiquement historiques, d'autres sont transfigurés par la légende héroïque ; les uns et les autres sont instrumentalisés au cours du bricolage opéré par les Fondateurs entre les anciens mythes et traditions antiques, médiévaux, renaissants, britanniques et les mythes forgés à partir de l'expérience des générations de colons sur le nouveau continent. De sorte que la temporalité dans laquelle ils sont érigés est rétrécie ou dilatée suivant qu'ils y figurent comme des héros intemporels presque abstraits (voir le monument de George Washington sur le « *mall* » de la capitale, qui évoque un symbole maçonnique gigantesque) ou bien qu'ils figurent comme les défenseurs, ou les législateurs, ou encore comme ces pionniers

qui, aux dires des hagiographes, « ont fait éclore les bourgeons et s'épanouir les roses dans le désert »¹. Ainsi, aux personnages héroïques américains « classiques », tels que Paul Revere et George Washington, héros révolutionnaires du 18^e siècle, fondateurs et défenseurs de la patrie, ou Abraham Lincoln au milieu du 19^e, héros unificateur et perpétuateur, s'amalgament les héros collectifs du 17^e siècle (les « Pères Pèlerins » puritains). On voit rétrospectivement se jouer une grande symphonie téléologique où l'avènement de la nation américaine, annoncée en quelque sorte dès les premiers pas des découvreurs, connaît d'abord son accomplissement sous l'égide du géniteur suprême (George Washington), puis son sauvetage et sa consolidation par celui (Abraham Lincoln) qui sanctifiera la nation de son sang répandu en 1865 par la main de son assassin fanatique.

Sans m'attarder sur toutes ces figures de l'héroïsme national, j'évoquerai brièvement l'une des plus exemplaires – à tous les sens du terme – George Washington, le personnage historique et mythique qui présente le plus d'analogies avec les héros des vieilles nations.

Puis je tenterai de montrer comment les Américains, après avoir vaincu, spolié, repoussé et anéanti leurs pires ennemis – les Indiens autochtones – ont édifié une galerie² autour de ces mêmes Indiens, en sélectionnant parmi eux une série de figures héroïques à l'usage du mythe national américain. Leurs noms ne sont certes pas inscrits au fronton des monuments, mais leurs représentations sculptées interpellent parfois le visiteur à l'intérieur des constructions publiques les plus fréquentées comme la Bourse de Chicago ; et surtout, ils habitent la littérature américaine de tous genres aussi bien celle du « canon » classique que les récits, poèmes, anecdotes, épopées ou fables morales qui nourrissent la littérature de colportage au 19^e siècle et les autres formes de cette culture populaire qui a précédé la culture de masse du 20^e siècle.

¹ Frederick Frelinghuisen, « Oration »... « to the death of General Washington », 1800.

² La « galerie » de héros indiens existe bel et bien, sculptée dans la pierre au Capitole à Washington : voir Vivien Green Fryd, « Imaging the Indians in the United States Capitol during the Early Republic », in *Native Americans and the Early Republic*, ed. by Frederick E. Hoxie, Ronald Hoffman and Peter J. Albert, Charlottesville: University Press of Virginia, 1999, pp. 297-330.

Les auteurs ne se sont pas contentés d'importer des personnages et des actions depuis l'histoire des relations euro-amérindiennes, ils ont décalqué certains mythes et récits indiens sur leurs propres récits ; mieux encore, ils se sont nourris de l'esprit et des valeurs qui animaient les héros de l'indianité, de la même manière que les peuples cannibales se nourrissaient des viscères les plus nobles de leurs ennemis pour s'augmenter de leur substance. L'« anthropophagie culturelle » à laquelle se sont ainsi livré les Américains est exemplaire de certains « empires du milieu ». Du bienfaiteur à l'ennemi retourné, les actions et les vertus de ces héros autochtones, leurs visages et leurs costumes même, sont inventés, déformés ou transformés pour être mieux appropriés par la culture nationale américaine en devenir.

DU HÉROS NATIONAL, CLASSIQUE MAIS BRICOLÉ, AU HÉROS MYTHIFIÉ

Le mythe national porteur des héros « classiques » est né au moment de la Révolution américaine, en même temps que la nation. La guerre révolutionnaire, tout autant que la rédaction de la Constitution, texte fondateur et lui-même sans exemple, a naturellement suscité maintes actions glorieuses, maints modèles de vertu, de courage, de sagesse et d'abnégation. La liste des « hommes illustres » de la Révolution américaine est presque innombrable ; pour la commodité, mais aussi par une sorte de logique interne, une hiérarchie s'est immédiatement instaurée parmi les « Pères fondateurs », au sommet de laquelle on place implicitement (et parfois ouvertement) la divine Providence qui a présidé à la création nationale. Si, contrairement aux apparences, le déisme n'est pas universellement ni même majoritairement répandu dans l'Amérique des Lumières, il est vrai que la figure divine invoquée dans la Déclaration d'indépendance et dans la Constitution est apprivoisée et, jusqu'à un certain point, humanisée. Les « demi-dieux », comme on appellera les rédacteurs de la Constitution fédérale de 1787, de même que les héros révolutionnaires, servent de médiateurs entre la Providence qui « sourit » à la république nouvelle-née et les vertueux citoyens³.

³ Catherine Albanese, *Sons of the Fathers: The Civil Religion of the American Revolution*. Philadelphia: Temple University Press, 1976, pp. 81-111.

En échange, la tentation était grande de diviniser les héros. Barry Schwartz, l'un des plus récents commentateurs de la mythification du président, relate que le 13 février 1832, au centième anniversaire de la naissance de George Washington, une commission du Congrès proposa que les deux Chambres concourent à canoniser le Père de la nation en faisant transporter ses restes, depuis leur lieu de sépulture dans l'ancienne plantation de Washington à Mount Vernon, jusqu'au centre de la rotonde du Capitole à Washington, où on les installerait dans un somptueux tombeau qui serait placé à la verticale du dôme (à l'instar du futur tombeau de Napoléon Bonaparte aux Invalides, mais plus solennellement encore, puisqu'hébergés par le bâtiment où s'élabore la Loi nationale). « L'homme et la nation ne feront alors qu'une seule entité », arguèrent les membres de la commission. « Les deux chambres et, par leur truchement, la nation assisteront et participeront à cette transfiguration »⁴. Si cette tentative d'apothéose parlementaire n'eut pas de suite, en revanche, les peintres, les poètes, les orateurs et les pasteurs les plus illustres ne se firent pas faute de l'imaginer, et de comparer Washington tour à tour à Moïse le sauveur de son peuple et le législateur, ou à Brutus et Cincinnatus les républicains modèles, mais aussi comme César couronné de la myrrhe, vêtu de la toge romaine et porté jusqu'aux cieux par des anges⁵.

C'est d'un homme somme toute assez ordinaire que les révolutionnaires puis toute la nation, dirigeants et peuple confondus, firent leur héros national - fondateur, père, défenseur et exemple national⁶. Chef militaire suprême adoré par ses troupes (malgré les nombreuses désertions de soldats par manque de

⁴ Barry Schwartz, *George Washington: The Making of an American Symbol*, Ithaca: Cornell University Press, 1987, p. 1.

⁵ *Ibid.*, pp. 91-101.

⁶ Max Lerner, *The Unfinished Country: a book of American Symbols*, New York: Simon & Shuster, 1959, p. 398. La dernière en date des biographies de George Washington est celle de Richard Broohiser, *Founding Father: Rediscovering George Washington*, New York: Free Press, 1996. Cette biographie tient encore une fois de l'hagiographie, ne relevant de la carrière de Washington que ses traits les plus nobles et ne mentionnant même pas ses échecs militaires. En revanche, les biographies plus objectives et même parfois franchement malveillantes ne manquent pas ; les premières ont été publiées dès le début du 19^e siècle.

« vertu civique » et ses propres échecs notamment pendant la guerre de Sept ans, non négligeables mais oubliés), George Washington ressortit bien à la définition du héros national classique : il appartient à l'histoire ; il se prête à l'identification collective ; il joue le rôle dévolu par les nations à leurs héros, celui de ciment national et, « homme illustre » par excellence, de modèle pour ses concitoyens et pour les générations à venir.

En public comme au privé (à la différence des présidents actuels), il se posait comme le modèle du « gentleman ». Dirigeant charismatique et rationnel à la fois, il fut donné, dès son élection unanime à la présidence, pour un parfait républicain. La moindre des vertus qui firent sa gloire dans la jeune république n'était pas (malgré ou grâce à sa fortune personnelle acquise par héritage, par mariage et par spéculation autant que par bonne gestion de son domaine) le désintéressement, non dénué d'ailleurs d'ostentation : il refusa le trône de monarque qu'un clan conservateur lui proposa ; après la guerre d'indépendance, renonçant aux honneurs militaires, il retourna à la vie civile, puis après deux mandats présidentiels, à la sphère privée, et ce, sans accepter de compensation financière. Il était, diront ses fervents biographes, insensible aux honneurs, soucieux seulement de l'avenir de la nation.

De fait, George Washington avait déjà bâti sa réputation et construit son propre monument au temps où sa gloire était à son sommet. Pendant la guerre d'indépendance par exemple, il veilla lui-même à ce que, partout où passait son armée, on célébrât son anniversaire. On peut voir dans cette capacité à s'insérer soi-même de son vivant dans l'histoire comme dans le mythe, l'une des caractéristiques communes aux héros nationaux, un phénomène qui se vérifie par exemple bien plus tard en France, où le général de Gaulle, cherchant à redonner vigueur au mythe national français, sut prendre cette double stature.

Bien qu'il faille lui reconnaître la primauté dans la hiérarchie des héros américains, George Washington et ses illustres compagnons ne constituent cependant que la deuxième strate de héros nationaux. La strate la plus ancienne est occupée par les puritains de la Nouvelle-Angleterre du 17^e siècle, qui ont fait l'objet de la première hagiographie américaine dans les « *Magnalia Christi*

Americana »⁷. La geste nationale fait volontiers abstraction de la diachronie et réunit dans une même vénération deux moments - et même trois - emblématiques de la fondation nationale : la découverte, avec un Christophe Colomb, dont, dans les ouvrages populaires, les origines sont pudiquement voilées de sorte qu'il semble soudain assimilé aux ancêtres saxons des Anglo-Américains ; puis les Pères Pèlerins en quête de pureté originelle et sociale et venus, dans ce but, fonder sur les rives occidentales de l'Atlantique, la « cité sur la colline » ; les Pères fondateurs enfin, géniteurs pour la troisième fois d'une nation qui n'en finit pas de remonter le cours du temps pour trouver trace de sa première semence. Négligeant Colomb pour le moment, les révolutionnaires américains, effaçant un siècle et demi d'histoire coloniale, se projettent directement dans la suite des fondateurs puritains et iront jusqu'à s'identifier à eux. Cette adoption des héros puritains par le mythe national brouille la conscience nationale du temps : conception cyclique de la marche du monde, elle situe les événements importants de l'Amérique dans un recommencement récurrent de l'histoire ; conception téléologique, elle voit les prophètes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui se rejoindre pour œuvrer à l'avènement du millenium séculier, des temps nouveaux pour le genre humain.

La popularisation des héros nationaux se fait, comme on le sait⁸, par la religion civique. C'est elle qui commande lors de la Révolution, puis de sa célébration, la fabrication de symboles et qui les fait entrer accompagnés de textes exprimant la gratitude des citoyens, dans les foyers.

L'INDIEN, HÉROS « NEUTRALISÉ »

C'est surtout lorsque le culte national pénètre dans la sphère privée que l'on trouve la trace des héros indiens « neutralisés ». On en déduira peut-être que, à l'instar d'un personnage comme Davy Crocket, le héros d'origine européenne ou autochtone que l'on admire dans les chaumières plutôt que dans les majestueux

⁷ Cotton Mather, 1702.

⁸ Voir Elise Marienstras, *Nous, le Peuple : les origines du nationalisme américain*, Paris: Gallimard, 1989, 379-419.

temples du culte civique n'est après tout que l'un de ces héros populaires si nombreux, notamment dans ces pays neufs où la Frontière fournit à la virilité, à la bravoure et à l'esprit d'aventure mainte matière à littérature, à représentations iconographiques et à mythologie. Partant du modèle du héros populaire ainsi défini, des auteurs comme Richard Slotkin ou Patricia Limerick ont pu dire que le modèle turnérien de la frontière qui met en scène une histoire linéaire présente dans une dichotomie absolue les pionniers et les Indiens, les premiers représentant la civilisation qui progresse aux dépens de la sauvagerie des seconds.

Cette interprétation, devenue aujourd'hui lieu commun, nous pose cependant problème dans la mesure où elle induit que

le [véritable et seul] héros de la frontière, c'était le combattant des Indiens (« *Indian fighter* »), admiré pour son courage, sa noblesse, ses exploits guerriers comparables à ceux du Cid de la littérature espagnole, et représenté comme un surhomme dans la littérature populaire, dans les « *wild west shows* » et dans les films⁹.

Or dans la galerie de portraits héroïques américains – est-ce en miroir, en contraste, ou en parallèle ? –, il se trouve des figures d'Indiens qui ne se sont pas contentés de servir d'auxiliaires aux pionniers ou d'alliés aux armées conquérantes, mais qui les ont combattus et ont, ce faisant, révélé leur « nature », qui était celle d'ennemis intraitables de la nation en construction. Souvent, de surcroît, dans une formule qui les faisait apparaître comme s'ils avaient été d'anciens amis devenus apostats, ces mêmes « sauvages », ennemis irréductibles et cruels, étaient qualifiés de « traîtres ». Nous sommes ainsi, avec des héros tels que Sitting Bull, Crazy Horse, Red Jacket, Hansome Lake, mais surtout Tecumseh, transportés dans un paradoxe remarquable qui frise l'oxymore : celui qui désigne l'ennemi absolu, l'ennemi dont la « nature » est par excellence hostile, comme son exact contraire, c'est-à-dire le totem, l'icône parée des vertus suprêmes de la nation conquérante !

⁹ Richard Slotkin, *Regeneration through Violence*, 320ff., Patricia N. Limerick, *The Legacy of Conquest: The Unbroken Past of the American West*, New York: Norton, 1987 ; Laurence Hauptman, *Tribes and Tribulations: Misconceptions about American Indians and their Histories*, University of Mexico Press, 1995.

Il serait abusif d'affirmer que ces retournements de personnages clés de la culture nationale proviennent sans intermédiaire, sans artisan averti des conséquences de sa démarche, du seul dynamisme d'une culture populaire euro-américaine nourrie des seuls mythes, contes et croyances issues de son propre passé. Par le même bricolage qui a produit la galerie de héros nationaux classiques et mythiques dans la jeune république, les « inventeurs » de la religion civique américaine ont manipulé l'image des Indiens pour la faire servir tour à tour de repoussoir et de modèle aux citoyens. C'est en ce sens que les Indiens comme Tecumseh ou Black Hawk peuvent être considérés comme des héros nationaux américains, bien qu'ils ne bénéficient pas pleinement du culte que la sphère publique voue à des héros naturellement qualifiés pour cette fonction.

De sorte que l'on trouve dans la panoplie de héros indiens nationaux plusieurs catégories de ces héros que l'on peut classer selon les véritables fonctions qui leur ont été attribuées dans leur existence historique ou mythologique.

Certains, qui ont été les alliés des Euro-Américains, figurent de plein droit, par la gratitude qu'appellent leurs actions, au rang de héros nationaux, bien que de second rang. « Nous, comme nos Pères, sommes trop redevables aux Indiens - d'homme à homme, de race à race - pour leur dénier le droit à leur réhabilitation par l'histoire, quelle qu'ait pu en être l'issue », écrit en 1832 B.B. Thatcher dans sa « Biographie indienne » où il relate la vie des héros autochtones¹⁰.

D'autres autochtones, qui ont joué de leur vivant le rôle des méchants, ennemis jurés de la civilisation, créatures du démon, menace permanente pour la survie des colons et puis de la nation, se verront transfigurés après leur mort et « naturalisés » héros américains. Tous seront parés des attributs du héros exemplaire, mais avec une identité équivoque puisque toujours reconnaissables comme Indiens.

Parmi les premiers, héros bienfaiteurs auxquels la patrie voue sa reconnaissance, il faut nommer Squanto, le dernier survivant du village algonquin décimé par la « peste » peu de

¹⁰ B.B. Thatcher, *Indian Biography; Orators, Warriors and Statesmen* (1832), repr. Rio Grande Press, 1973.

temps avant l'installation sur les lieux en 1620 de la colonie de Plymouth. Enlevé par des marins britanniques, puis de retour au pays natal et n'y trouvant que les étrangers puritains, cet Ishi avant l'heure, le dernier de sa tribu anéantie par les microbes venus du Ponant, se fit le truchement du chef wampanoag Massasoit qui enseigna aux colons les techniques de survie algonquines et leur permit de se perpétuer sur le continent. La fête de *Thanksgiving* qui est célébrée depuis cette époque, fut adaptée par les Pères pèlerins d'une fête autochtone algonquine à laquelle les avait initiés Squanto. Outre sa signification ambivalente, la fête de *Thanksgiving* est emblématique de la domestication et de l'amalgame entre culte païen et culte chrétien, comme fut, par la mémoire d'un Squanto légendaire, domestiqué et banalisé l'hommage rendu à ce dernier. On en fit le héros des ancêtres pèlerins d'une épopée renouvelée du peuple élu en Terre promise, ces colons anglais échoués en plein hiver sur les rochers bordiers de l'Angleterre nouvelle en terre américaine.

En introduisant le mythe et ses héros dans leur foyer, les Américains l'ont intériorisé au point d'en oublier la source, comme ils ont ingéré certains aspects de la culture autochtone et fait place à certains de ses héros dans leur panthéon. Squanto (ou Massasoit selon les sources), est célébré par la mémoire collective américaine et même par la mémoire officielle puisqu'il est l'un des seuls Indiens auxquels la nation américaine a consacré un « lieu de mémoire » en lui érigeant une statue à Plymouth. La raison en est que lui, ou Massasoit (les sources ne s'accordent pas) a permis aux semi-mythiques Pères Pèlerins non seulement de survivre dans l'instant en leur fournissant des provisions qui faisaient gravement défaut en ce début d'hiver 1620-21, mais surtout d'assurer pour toujours leur présence sur le Nouveau continent en leur transmettant le secret de la technologie autochtone, grâce à laquelle ils surent ensemer et fertiliser la terre ingrate du Cap Cod.

Squanto, le Prométhée des « *Pilgrim Fathers* », est donc honoré bien qu'il ne remplisse pas toutes les fonctions des héros nationaux classiques et n'en ait pas l'autonomie : sauveur des ancêtres, il ne fut toutefois que l'instrument spécial envoyé par Dieu et qui permit à la fortitude des Pèlerins de s'exercer. Dans le culte civique, son rôle consiste surtout à donner à l'histoire des

Etats-Unis, pour brève et limpide qu'elle puisse paraître, la profondeur et même, grâce à l'oubli dans lequel est tombée sa vie antérieure à la venue des puritains, l'obscurité utiles à la grandeur nationale.

TRANSFIGURATION DU HÉROS CULTUREL

Selon l'image dominante qu'en donne l'histoire officielle, les Indiens ne sont pour la plupart perçus que comme agents de la volonté divine. Dans la littérature, cependant, et à travers elle dans une partie de la culture nationale, la stature individuelle du héros leur est parfois concédée. L'exemple extrême mais aussi, en quelque sorte aberrant, de cette reconnaissance, en est « *The Song of Hiawatha* (1855) », l'un des textes du canon littéraire américain. On trouve ici l'exemple du cas de transformation par le poète Longfellow d'un personnage iroquois mythique en héros de légende américain - un « héros culturel » imité des héros indiens légendaires, mais modifié de sorte à pouvoir être inscrit dans un mythe où fusionnent mythes indiens et mythes européens.

Le poème de Henry W. Longfellow campe un personnage autochtone fictif que l'on peut imaginer, d'après les lieux qu'il hante (la région des Grands Lacs), Chippewa. Le nom est en fait iroquois, car, selon la tradition orale iroquoise la plus sûrement admise, Hiawatha fut avec Deganawida le fondateur vers 1580 de la Ligue des Cinq Nations (*Haudenosee*). Dans la mémoire des Iroquois, Hiawatha est à la fois personnage historique et héros culturel, celui qui contribua, vers 1680, à créer la Ligue de la Grande Paix (*Haudenosaunee*), confédération de cinq nations iroquoises qui mit fin aux guerres intertribales et donna aux membres de la Ligue prospérité et puissance dans la région sise à l'intérieur de l'actuel Etat de New York, aux environs de l'Ohio et jusqu'aux Grands Lacs¹¹. L'importance de Hiawatha (associé à Deganawida) est fondamentale pour les Iroquois, comme elle le fut pour les autres nations autochtones de l'Est du continent, et même pour la fédération démocratique américaine à laquelle, aux dires de certains, *Haudenosaunee* servit d'exemple.

¹¹ Alvin M. Josephy Jr., « The Real Hiawatha », *The Patriot Chiefs*, Penguin Books, 1961, 1-29.

Le « Hiawatha » de Longfellow, lui, ne se revendique d'aucune réalité historique. Situé comme il l'est par l'auteur dans « les légendes de la nation », il s'inscrit en fait dans le corpus de textes américains datant des débuts des Etats-Unis, et sur le fondement desquels la nation américaine prétend relever d'un universel qui allie hommes rouges et hommes blancs, sauvages et civilisés dans le même amour de la Nature. Comme le remarque justement Richard Slotkin, le Hiawatha de Longfellow est un mélange d'Indien et d'Européen, un demi-dieu qui réunit les plus belles qualités de la sauvagerie et de la chrétienté. Les mythologies européennes - nordiques et grecques - et indiennes se conjuguent dans le mythe qui tisse l'épopée. Hiawatha (comme le héros iroquois) vit par une série de quêtes magiques des aventures qui en font « tout à la fois le Prométhée de son peuple et le prophète qui annonce l'assimilation des autochtones dans la nation américaine par leur conversion au christianisme »¹² (ou leur disparition). C'est en partie la beauté du poème et sa célébrité qui confèrent à ce héros véritable - mythique plus probablement qu'historique - son existence américaine. C'est aussi, malgré le caractère de poème épique de l'œuvre, son contenu idéologique qui lui confère une place de choix dans la mythologie nationale et à son personnage-titre le rang de héros national¹³.

Hiawatha est aussi remarquable parce qu'il est unique en son genre. La culture des Etats-Unis, refusant le métissage, n'a pas emprunté d'autres héros à l'indianité pré-colombienne.

L'INDIEN ALLIÉ DES BLANCS

Le héros indien ne commence à prendre place dans la littérature historique des Américains qu'avec le commencement de l'histoire, c'est-à-dire les débuts de la colonisation. Alors, se produisent les chocs de la rencontre entre Indiens et Blancs, et commence la saga historico-mythique qui les accompagne ou qui

¹² Pour un développement plus détaillé sur le thème de Hiawatha, voir Richard Slotkin, *Regeneration through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600-1800*, Wesleyan University Press, 1973, pp. 364 et ff.

¹³ Longfellow est aussi l'auteur de *Evangeline* (1847), une histoire romantique inspirée de l'abbé Prévot, sur laquelle s'est greffée une mythologie acadienne qui joue un rôle clé dans l'identité ethnique de Cajuns de Louisiane.

leur succède. De « grands » Indiens se détachent qui valorisent par leur bravoure, leurs exploits, leur cruauté ou leur éloquence ceux dont ils sont les adversaires, plus rarement ceux auxquels ils s'allient. On peut dire que Pocahontas, la pseudo-princesse, fille de Wahunsonnacock, est l'une de ces héroïnes.

On connaît la vie de Pocahontas par les récits plus ou moins romancés de John Smith, dirigeant et chroniqueur des colons, par les traces matérielles et écrites qu'elle a laissées en Virginie et en Angleterre, mais aussi par les multiples légendes et représentations qui n'ont cessé de hanter la culture américaine jusqu'à nos jours y compris dans le cinéma de Walt Disney¹⁴.

La fillette de douze ou treize ans qu'est la fille du chef des Powhatans se distingue des autres membres, restés anonymes pour la plupart, de sa tribu. Première diplomate et truchement entre les autochtones et leurs envahisseurs, elle incarne la possibilité - qu'elle est l'une des rares à accomplir - de cohabitation entre les deux groupes. Héroïne, elle l'est par son caractère (bravoure, noblesse des sentiments) puisqu'en 1608, elle a prétendument sauvé John Smith du bûcher auquel son père destinait le conquérant. Mais surtout, elle est la mère putative de tous les Américains qui se réclament d'une ancêtre indienne et noble de surcroît : en 1614, Pocahontas a épousé John Rolfe ; ainsi disent les historiens, faisant pour une fois exception à la règle qui veut que le choix du conjoint revienne à l'homme - et au blanc - en premier. Son histoire est aussi l'exception à la règle que se donnent implicitement les colons anglais de refuser le métissage, mais Pocahontas confère au métissage ses lettres de noblesse puisqu'elle s'est convertie au christianisme et qu'elle a accompagné son époux en Angleterre. Là, vêtue de robes de cour, elle est un objet d'admiration et d'émotion, grâce à quoi, pendant les trois ans qui lui restent à vivre, elle œuvre par son rayonnement à la propagande pour la colonisation de l'Amérique. L'histoire de Pocahontas a été racontée maintes fois à l'usage des lecteurs romantiques, des enfants, des amateurs de curiosités antiques. Son portrait a été peint de son vivant et de nombreuses fois de

¹⁴ Voir entre autres Karen Kupperman, *Settling with the Indians*, J.M. Dent and Sons, 1980 ; Jay B. Hubbell, « The Smith-Pocahontas Story in Literature », *The Virginia Magazine*, 65, (July 1957), 275-300.

mémoire ou d'imagination après sa mort. Au musée Ashmolean d'Oxford, en Angleterre, le « manteau de Powhatan » - vêtement cérémoniel du père ou de la fille (l'attribution est douteuse) -, est conservé. Héroïne populaire, littéraire, généalogique, il ne lui manque que d'être un personnage masculin pour figurer au panthéon des héros nationaux, mais elle est sans conteste une héroïne américaine.

L'ENNEMI HÉRÉDITAIRE NEUTRALISÉ

A l'inventaire des héros nationaux, peuvent figurer des compatriotes particulièrement méritants ou des étrangers amis, bienfaiteurs, sauveteurs ou alliés. Il est moins attendu d'y trouver aussi des étrangers répertoriés depuis toujours comme ennemis héréditaires, déterminés à exterminer ceux qui plus tard les porteront aux nues ? Comment l'ennemi s'est-il donc transformé, plus qu'en ami, en héros national ? Certes pas par la caricature, comme le fait la culture commerciale moderne, des Indiens à plumes du Far West - ces fameux guerriers dont l'imagerie populaire a transmis depuis le 19^e siècle et jusqu'à nos jours les stéréotypes de cruauté, de perfidie, d'ignorance ou au contraire de grandeur, d'intrépidité et d'hospitalité. Il est exclu de voir en ces objets de la culture de masse modelés au gré des codes de communication dominants, des héros américains. En revanche, c'est dans un climat de ferveur patriotique et de bonne conscience morale que Tecumseh, ennemi numéro un des Américains au début du 19^e siècle, fut peu après sa mort magnifié et porté au rang des héros nationaux de l'Amérique blanche.

Il faut ici rappeler qu'après la guerre d'indépendance américaine (1775-1783), les Indiens, considérablement décimés dans les régions côtières, mais encore assez nombreux, malgré les épidémies, et puissants dans la région centrale des Grands Lacs et du Mississippi, représentent désormais la seule menace sérieuse, mais formidable, contre la survie de la nouvelle nation : décidés à résister à l'impérialisme des anciens colons devenus citoyens et à conserver leurs terres et leur souveraineté, les tribus, souvent animées par des guides spirituels, continuent à mener leur propre guerre d'indépendance contre la république américaine jusque

dans les années 1830¹⁵. Elles sont encouragées par les Britanniques, présents au Canada, qui entretiennent encore l'espoir de contrôler la région des Grands Lacs en soutenant la résistance indienne. Parmi les héros de la cause indienne de cette période, le plus marquant, le plus inspiré sans doute fut le chef shawnee Tecumseh (1768-1813), dans lequel il faut voir à la fois un héros historique et légendaire¹⁶.

La brève existence de Tecumseh se déroula tout entière dans le tumulte de l'affrontement des Shawnees et de leurs alliés de l'Ohio avec les Américains. Depuis l'âge de dix ans, à la suite de l'assassinat de son père par des colons, il entretenait une haine et une méfiance des Blancs qui inspirèrent sa détermination farouche de lutter contre eux et sa puissance de persuasion auprès d'autres autochtones. Il avait une faculté incomparable de dominer la situation politique et de comprendre que depuis les débuts de l'immigration des premiers Européens, dans les empiétements progressifs sur les terres indiennes, gisait une politique globale inéluctable d'expansion aux dépens des Indiens. La seule issue à ses yeux était de mettre en commun toutes les terres tribales et de les rendre inaliénables. Son intelligence politique, sa dimension de grand chef politique (on dirait ailleurs de chef d'Etat) dévoué à la survie de son peuple lui firent entreprendre pendant six mois un

¹⁵ Depuis une quinzaine d'années, l'historiographie, en se faisant ethno-historienne, a commencé à aborder la question des Indiens comme sujets de leur propre histoire. La littérature historique est aujourd'hui abondante. Sur la résistance voir Elise Marienstras, *La résistance indienne aux Etats-Unis*, Archives Gallimard 1980 ; sur la résistance par le renouveau politico-religieux : Gregory Evans Dowd, *A Spirited Resistance: The North American Indian Struggle for Unity, 1745-1815*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1992.

¹⁶ Il existe plus de cent biographies de Tecumseh sous forme de monographies ou chapitres d'ouvrages, les plus anciennes datant des lendemains de sa mort. Pour le 19^e siècle, les plus sérieuses sont celles de Benjamin Drake, *Life of Tecumseh and of his Brother, the Prophet*, Cincinnati, 1841 ; Edward S. Ellis, *The Life of Tecumseh, the Shawnee Chief*, New York, 1961 ; Edward Eggleston & Lillie Eggleston Seelye, *Tecumseh and the Shawnee Prophet*, New York, 1878. Parmi les plus récentes, on peut citer : R. David Edmunds, *Tecumseh and the Quest for Indian Leadership*, Boston: Little Brown, 1984 ; John Sugden, *Tecumseh's last Stand*, University of Oklahoma Press, 1985 ; le chapitre que Alvin M. Josephy a consacré à Tecumseh dans *The Patriot Chiefs* (Penguin Books, 1976) est à la fois bien documenté et hagiographique. La biographie la plus complète et la plus rigoureuse à ce jour est celle de John Sugden, *Tecumseh: A Life*, New York: Henry Holt & Co., 1997.

périple inlassable, des Grands Lacs au golfe du Mexique, puis à l'est vers les montagnes de Géorgie, et de nouveau vers l'ouest et vers le nord. De l'une à l'autre des tribus visitées, il harangua les conseils, présentant le danger commun à toutes les nations qui perdaient leurs terres par la faute de chefs qui, corrompus par la traite des fourrures, vendaient arpent après arpent les terres de leurs tribus aux Blancs voisins. La mise en commun des terres qu'envisageait Tecumseh aurait permis de créer une zone-tampon entre le territoire déjà acquis par les Etats-Unis et un territoire qui resterait autochtone grâce à la surveillance exercée par les nations fédérées sur des terres rendues inaliénables par des individus ou des tribus séparées.

L'une de ses harangues (peut-être apocryphe) a été conservée :

Où sont aujourd'hui les Pequot ? Où sont les Narraganset, les Mohican, les Pokanoket et tant d'autres qui furent autrefois les puissantes tribus de notre peuple ? Ils se sont évanouis devant la cupidité et l'oppression de l'homme blanc comme neige fond au soleil... Nous laisserons-nous détruire à notre tour sans faire un effort à la mesure de la grandeur de notre race ? Allons-nous, sans nous défendre, abandonner nos foyers et la patrie léguée par le Grand esprit, les tombes de nos morts et tout ce qui nous est cher et sacré ? Je sais que vous direz avec moi : Jamais. Jamais¹⁷.

Malgré cette éloquence - notable bien que chez les Indiens, cette qualité fût, comme chez les Romains dont les républicains américains faisaient un tel cas, la première qualité des chefs civils -, Tecumseh ne réussit pas à convaincre les tribus cherokee, creek, miami, choctaw, osage, iowa auxquelles il rendit visite. L'hétérogénéité, le particularisme des tribus, la méfiance peut-être à l'égard d'un homme dont le charisme et la vision singulière pouvaient présager d'une volonté de pouvoir abusif (un pouvoir d'Etat), ajoutés à la vénalité de ceux qui avaient déjà traité avec les Blancs ou qui espéraient en tirer profit, toutes ces raisons probablement firent avorter le projet politique de Tecumseh. Ayant ainsi échoué dans son grand dessein d'unifier les tribus pour faire rempart à l'avance des Américains, le guerrier shawnee, secondé

¹⁷ Cité, entre autres, par Virginia I. Armstrong, in *I have Spoken; American History through the Voices of the Indians*, Chicago: The Swallow Press, 1971, p. 45.

(et, dit-on, poussé) par son frère le prophète Tenkwatawa, se laissa finalement circonvenir par les Anglais et engagea les guerriers qu'il avait pu rassembler parmi les tribus alliées aux côtés des Britanniques dans ce que les Américains nommèrent la « deuxième guerre d'indépendance », ces derniers cherchant à parachever leur souveraineté en se débarrassant de la présence anglaise sur le continent (1812-1815). Le « plus grand des Indiens », selon la formule de Josephy¹⁸, y fit preuve d'une bravoure et d'un honneur supérieurs à ceux de l'armée anglaise qui, se voyant défaite, laissa ses alliés indiens seuls sur le terrain. Tecumseh « tomba sur le champ de bataille en martyr de la cause indienne » à la bataille de la Thames en 1813. « Tous les peuples », écrit son biographe, « ont besoin d'avoir leurs héros et leurs héroïnes, leurs Lincoln, leurs Nelson et leurs Jeanne d'Arc...], les Indiens en ont aussi besoin, plus peut-être que d'autres, car leurs cultures ont été méprisées, leurs territoires spoliés, et leurs communautés brisées presque tout au long de leur histoire. Tecumseh peut avoir échoué, mais il a légué aux peuples Indiens quelque chose de très important : de sa mémoire ils ont tiré la fierté et la dignité »¹⁹.

Du héros de l'histoire indienne, la disparition de son corps contribua à faire un héros mythique. Il est vénéré par les Shawnees, mais aussi par les Ojibwas et bien d'autres nations autochtones, comme les Creeks qui avaient pourtant en majorité refusé de le suivre. En un sens, son projet pan-indien s'est réalisé symboliquement dans sa mémoire. Premier et pour longtemps dernier *leader* à prêcher l'unification des tribus indiennes, le premier pan-indien politique de l'histoire est un héros dans l'histoire des deux cultures, bien que son échec tragique marque une défaite définitive pour les uns, une étape glorieuse dans la conquête pour les autres. Après sa mort, la conquête de l'Ouest par les Blancs fut si rapide, explique John Sugden, que les tribus n'eurent pas le temps de se réorganiser, les grands *leaders* ne purent concevoir de nouvelles ambitions fédératrices. Tecumseh fut l'un des rares Indiens dont l'action, comme la mémoire, n'appartenait pas à une seule tribu, mais les transcendait toutes : « Il est vrai que je suis un shawnee » disait-il ; mais, « je suis seul

¹⁸ Titre du chapitre sur Tecumseh dans Alvin Josephy, *The Patriot Chiefs*.

¹⁹ John Sugden, *Tecumseh; A Life*, p. 390.

maître de ma fortune, et si je pouvais faire de même pour mon peuple rouge et pour mon pays... »²⁰. Ainsi, Tecumseh se voulait le sauveur de tous les autochtones et c'est au titre de son universalisme qu'il fut vénéré aussi bien par les Cherokees, les Creeks, qui pourtant avaient rejeté ses projets, que par les Canadiens, qui surent mettre son sacrifice en valeur, mais aussi, chose la plus étrange, par ses ennemis ancestraux, ceux qui lui étaient apparus toute sa vie comme les responsables de la misère dans laquelle était tombé son peuple. Si, chez les Shawnees et chez la plupart des tribus de culture orale, le souvenir de Tecumseh se transmet de génération en génération, sa mémoire est encore mieux conservée par les Blancs. Le Canada britannique, naturellement, a édifié un monument à sa gloire et conserve dans la poésie, la chanson, et même une fête semi-officielle, la mémoire de celui qui fut un temps son allié. Mais ce n'est pas pour son universalisme ou pour ses actions de rassembleur que les Euro-Américains l'ont, eux aussi, adopté parmi leurs héros. C'est plutôt pour son comportement militaire dans la bataille de la Thames, modèle, pour les Canadiens comme pour les citoyens des Etats-Unis, de la vaillance au combat et du sacrifice, ainsi que pour son « patriotisme », mais un patriotisme abstrait, puisqu'il est avéré que Tecumseh ne s'est nullement engagé aux côtés des Anglais par amour pour l'empire britannique ou pour le Canada, et que bien au contraire, cette dernière bataille a été l'occasion pour cet ennemi des colons américains d'exprimer sa haine des Américains. C'est donc la vertu du patriote et non l'objet de son patriotisme que les Canadiens ont chantée, comme ont été exaltées les circonstances de sa mort qui en font, dans les nombreux textes littéraires qui lui sont consacrés au Canada dès la deuxième décennie du 19^e siècle, un héros tragique²¹.

Reste à comprendre de quelle manière et pourquoi ce grand Indien dont la vie entière avait été vouée à la résistance contre la nation blanche devint le héros de tant de contes et l'exemple idéal cité à l'appui des leçons de morale, civique et chrétienne, dans les

²⁰ Voir le discours de Tecumseh au gouverneur William Henry Harrison à Vincennes, le 12 août 1810, in Wayne Moquin with Charles Van Doren eds., *Great Documents in American Indian History*, p. 133.

²¹ John Sugden, *Tecumseh; A Life*, p. 391.

livres scolaires de cette même nation qu'il avait combattue ? Avec sa mort, certes, avait disparu le rêve d'une grande nation indienne. Aucun prophète visionnaire, aucun guerrier vindicatif ne reformulera une utopie politique aussi grandiose que celle que Tecumseh avait conçue. C'est donc à juste titre que, en 1813, les colons de la région de l'Ohio, s'étaient sentis soulagés et avaient exulté en lisant dans le journal la nouvelle de la mort du « démon jaune »²².

Or, sept années plus tard, le 2 décembre 1820, paraissait dans l'« *Indiana Centinel* » cet article élégiaque :

Chaque écolier de l'Union sait maintenant que Tecumseh fut un grand homme. Il était vraiment grand et d'une grandeur qui lui appartenait entièrement car il n'avait reçu aucune aide de la science ou de l'éducation. Comme homme d'Etat, comme guerrier et comme patriote, de n'importe quelle manière qu'on le considère, on ne verra plus son pareil²³.

Dès lors, on trouve son nom dans des manuels scolaires, des livres de lecture enfantine, des almanachs et des livres de colportage destinés aux fermiers de l'intérieur, mais aussi dans des biographies et des ouvrages historiques plus sérieux. Tecumseh fut donné en exemple pour ses exploits militaires, pour sa fidélité envers ses proches, pour sa bravoure qui devait susciter l'émulation, pour son « patriotisme » (en laissant oublier que sa patrie n'était en rien états-unienne), sa compassion envers ses frères humains et la noblesse de son caractère. Il était, laissait-on entendre, tout prêt à recevoir la parole d'Évangile parce que doué naturellement des vertus qui font le bon chrétien. Une anecdote souvent reproduite conte la manière dont ce fier homme de la nature au teint d'un bel olive, à la contenance digne et au regard bon, sauva des mains « barbares, cruelles, sans pitié de sauvages noirs dont la nudité était à peine cachée par des plumes » une fillette à la peau blanche, aux yeux bleus, qu'il confia à sa femme et qu'ils élevèrent de sorte à la voir devenir ce pour quoi elle était née, une bonne et belle chrétienne blonde. De Tecumseh, on peut dire que la littérature enfantine et les almanachs ont fait un héros

²² Alvin Josephy, *op. cit.*, p. 131.

²³ Cité par Alvin M. Josephy, *ibid.*

américain : ses qualités, toujours attribuées au « sauvage », sont augmentées par la fréquentation des Blancs qu'on lui prête. Dans ce genre de littérature, il occupe plus de place que Caton et Brutus, les modèles républicains du début du siècle. Modèle aussi légendaire que les figures édifiantes de la république romaine, il paraît plus étrange de retrouver Tecumseh dans les chansons et ballades, dans les almanachs, dans l'iconographie, dans les œuvres littéraires (mineures certes) qui furent publiées dès sa mort aux Etats-Unis. L'héroïcisation de Tecumseh s'installe surtout, comme on l'a vu, à partir des années 1840, c'est-à-dire non seulement après sa défaite et sa mort, mais surtout après la fin de la résistance indienne dans le « Vieux Nord-Ouest ». Alors, l'ennemi héréditaire totalement vaincu, physiquement disparu, on peut non seulement l'appriivoiser, mais le « naturaliser » dans tous les sens du terme. L'ennemi « évanoui » (« *vanished* ») de l'est du continent, il ne restait plus qu'à l'embaumer en l'intégrant dans la culture américaine pour le retourner et en faire le héros rêvé par les futurs citoyens et par les pionniers de la Destinée manifeste des Etats-Unis.

Tecumseh est ainsi la figure exemplaire du héros « neutralisé ». Loin d'être pardonné par ceux dont il avait combiné la perte, il fut, après avoir été tué, rendu à l'état de nature pour être ensuite absorbé et transformé en l'envers de lui-même. Il se pourrait même que la disparition de son cadavre du champ de bataille ait aidé à sa transsubstantiation. Il faut surtout souligner que l'adoption de Tecumseh par la légende héroïque américaine est source de légitimation et d'enracinement national pour les Américains. Par l'absorption « cannibale » de l'ennemi, la nation se grandit de ses vertus. En naturalisant l'adversaire, elle se purge du fiel qu'il entretenait contre elle. Elle apprivoise sa mémoire, effaçant les motifs qui l'avaient dressé contre elle et supprimant du même coup la trace de ses propres fautes.

Le héros national, est par définition, au cœur du processus consensuel nationaliste. Il y contribue et il en procède. Il arrive cependant que le héros, juge ou prophète, se dresse en critique ou en dénonciateur de la trahison faite par l'Histoire aux valeurs nationales. Son rôle de héros national n'en est que renforcé : avant même d'être consacré martyr en étant assassiné, Martin Luther

King Jr. a obtenu son statut grâce à son fameux « *I have a dream* », un discours en forme de jérémiade, mais aussi un discours en phase avec les valeurs fondatrices d'un autre rêve, le « rêve américain ». Le discours de Martin Luther King, qui s'appuyait sur les valeurs fondatrices, portait en lui le ferment du redressement national.

Tel n'était pas le cas pour les discours des adversaires naturels des Etats-Unis, ceux dont la seule présence sur le sol dont se réclamait la nation américaine proclamait l'illégitimité de celle-ci. Leur dénonciation des torts et des errances de la nation née de l'invasion ne promettait le retour à l'équité qu'à la condition de la disparition de l'envahisseur. Dans de nombreuses occasions (répétées, mais toujours infructueuses, il est vrai), le prophète a pu, comme ce fut le cas pour les grands dirigeants spirituels autochtones (Neolin, Tenkwatawa, Wovoka et bien d'autres), prédire la fin de l'Histoire par la destruction de la nation fautive - véritable anéantissement de Sodome et Gomorrhe - et le retour à des temps bénis sur une terre sans conquérants. Dans ce cas de figure, on est fondé à croire que le héros ne peut s'apparenter qu'à une nation : la nation autochtone dont il s'est fait le héraut et qui lui voue mémoire et reconnaissance.

Quelques uns, pourtant, comme Tecumseh, comme Sitting Bull, ou, d'une manière détournée, comme Hiawatha, ont été, au sens où l'emploie la politique moderne, « récupérés » par la « fabrique américaine des héros ». Pourquoi a-t-on trouvé nécessaire d'emprunter des Tecumseh, des Logan, des Hiawatha, au camp adverse ? Comment on l'a fait, l'exemple de Tecumseh le dit assez clairement, qui montre comment le héros naturalisé a été revêtu des oripeaux idéologiques puis embelli des vertus révérees par le peuple qui l'a d'abord vaincu avant de l'empailler. Mais pourquoi tout ce processus ? Est-ce pour légitimer la république aux yeux de l'Histoire, comme on l'avait fait avec les héros romains - les Caton, les Brutus ? Ou s'agissait-il d'inscrire la nation dans la grande saga judéo-chrétienne en ajoutant à la liste des prophètes et des figures mythiques abrahamiques et christiques du Levant des noms proprement autochtones du Ponant ? Ne cherchait-on pas, en fin de compte, à donner sens à l'autochtonie en en faisant désormais un attribut de la nation états-unienne ?

C'est en considérant la fonction essentielle de l'héroïcisation de Tecumseh et d'autres figures amérindiennes que l'on peut revenir sur tout ce qui précède et revenir à la question de la définition du héros national. Le héros national est-il obligatoirement un personnage officiel ou officiellement célébré par les autorités nationales ? Les héros nationaux américains, « de souche » ou « naturalisés » sont-ils des héros à l'instar des héros des vieilles nations ? La mythologisation des « héros classiques » n'appartient pas, sans doute, exclusivement aux nations neuves. En revanche, c'est dans les « empires du milieu » que le métissage – toujours imparfait parce que né d'un échange inégal – et l'adoption par absorption du héros vaincu se vérifient peut-être le mieux.

Des héros « classiques » que j'ai évoqués, il n'est pas douteux que le mythe national les retienne comme héros nationaux. La question reste posée en ce qui concerne les héros indiens dont j'ai essayé de tracer les différentes figures. Le héros mythique, inventé par Longfellow, comme la femme-mère des Américains qui cherchent à anoblir leur origine et à l'ancrer en terre américaine, et surtout comme l'ennemi héréditaire vaincu et réapproprié, sont-ils des héros nationaux ? Aucune fête nationale ne leur est consacrée ; aucun monument ne leur est dressé ; et pourtant, ils ont été absorbés par la culture américaine. Ils sont inclus dans les ouvrages didactiques. Ils donnent lieu à l'imaginaire et à la création artistique de l'élite ou de masse. Tous ces faits concourent à les définir comme des héros populaires, comme des personnages sujets à légende, comme des références et des totems de la culture nationale américaine. Mais si, de ces héros totémiques, on peut aussi dire qu'ils sont des héros nationaux, c'est parce qu'ils ont été arbitrairement sélectionnés et fabriqués de manière à renforcer l'idéologie nationale et l'identité américaine ; parce qu'ils se présentent, non pas comme porteurs, à l'instar des héros populaires, de vertus et de mythes universels, mais comme les produits et les acteurs de la religion civique américaine.

*Elise MARIENSTRAS*²⁴



²⁴ Professeur émérite, Université de Paris 7.

BIBLIOGRAPHIE

- Albanese, Catherine. *Sons of the Fathers: The Civil Religion of the American Revolution* (Philadelphia: Temple University Press, 1976).
- Armstrong, Virginia I. *I have Spoken; American History through the Voices of the Indians* (Chicago: The Swallow Press, 1971).
- Broohiser, Richard. *Founding Father: Rediscovering George Washington* (New York: Free Press, 1996).
- Dowd, Gregory Evans. *A Spirited Resistance: The North American Indian Struggle for Unity, 1745-1815* (Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1992).
- Drake, Benjamin. *Life of Tecumseh and of his Brother, the Prophet* (Cincinnati: 1841).
- Edmunds, R. David. *Tecumseh and the Quest for Indian Leadership* (Boston: Little Brown, 1984).
- Eggleston, Edward & Lillie Eggleston Seelye. *Tecumseh and the Shawnee Prophet* (New York: 1878).
- Ellis, Edward S. *The Life of Tecumseh, the Shawnee Chief* (New York: 1961).
- Hauptman, Laurence. *Tribes and Tribulations: Misconceptions about American Indians and their Histories* (University of Mexico Press, 1995).
- Hoxie, Frederick E. Ronald Hoffman and Peter J. Albert eds., *Native Americans and the Early Republic* (Charlottesville: University Press of Virginia, 1999).
- Hubbel, Jay B. « The Smith-Pocahontas Story in Literature, » *The Virginia Magazine*, 65, July 1957.
- Joseph, Alvin M. Jr. *The Patriot Chiefs* (Penguin Books, 1961).
- Kupperman, Karen. *Settling with the Indians* (J.M. Dent and Sons, 1980).
- Lerner, Max. *The Unfinished Country: a book of American Symbols* (New York: Simon & Shuster, 1959).
- Limerick, Patricia N. *The Legacy of Conquest: The Unbroken Past of the American West* (New York: Norton, 1987).
- Marienstras, Elise. *La résistance indienne aux Etats-Unis* (Paris: Archives Gallimard, 1980).
- Marienstras, Elise. *Nous, le Peuple: les origines du nationalisme américain* (Paris: Gallimard, 1989).
- Moquin, Wayne and Charles Van Doren eds. *Great Documents in American Indian History* (New York: Praeger Press, 1973).
- Schwartz, Barry. *George Washington: The Making of an American Symbol* (Ithaca: Cornell University Press, 1987).
- Slotkin, Richard. *Regeneration through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600-1800* (Wesleyan University Press, 1973).

- Sugden, John. *Tecumseh: A Life* (New York: Henry Holt & Co., 1997).
- Sugden, John. *Tecumseh's Last Stand* (University of Oklahoma Press, 1985).
- Thatcher, B.B. *Indian Biography; Orators, Warriors and Statesmen* (1832) (repr. Rio Grande Press, 1973).
- Vincent, Bernard. « Le mariage de l'Indienne et du Blanc: Pocahontas, un mythe au visage pâle, » *Destins croisés. Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens* (UNESCO, Albin Michel, 1992).